

Rosmini et la conscience

Le terme “conscience” apparaît dans le panorama philosophique, en particulier, à partir du XVIIe siècle mais, malgré les nombreuses études qui lui ont été consacrées, il reste un problème ouvert, sur lequel les chercheurs de différentes disciplines s’interrogent encore aujourd’hui. Au cours des dernières années, en Italie comme dans le reste du monde, un vaste débat s’est développé, qui a donné lieu à différentes théories et modèles interprétatifs, dans le but de résoudre les problèmes liés à la conscience. Cependant, la recherche scientifique est de plus en plus enclue à adopter une approche interdisciplinaire, qui implique en premier lieu la philosophie. Pour cette raison le thème de la conscience s’inscrit dans une réflexion plus étendue sur l’humain et sur sa constitution stratifiée et complexe. En grandissant, l’être humain acquiert progressivement la conscience de lui-même; la manifestation de son propre “Soi” (ou conscience de soi) devient fondamentale pour l’autocompréhension, l’autoformation et l’action morale. Le terme “conscience” désigne donc toutes les expériences vécues par le sujet, dont il a une conscience immédiate. Il s’agit d’une question essentielle, précisément parce qu’elle replace au centre la personne et l’existence humaine dans sa spécificité. On peut en effet affirmer que les animaux possèdent eux aussi un certain degré de conscience, qui se configue comme une capacité instinctive de ré-avertissement qui les guide dans la dynamique stimulus-réponse. Ce qui différencie l’être humain de tous les autres êtres vivants c’est précisément sa capacité à réfléchir sur lui-même et donc à avoir une véritable conscience de soi.

Il ne s’agit pas d’une nouveauté, mais plutôt de la redécouverte d’un thème dont les racines remontent loin dans le temps. Si le terme “conscience” a été introduit à l’ère moderne, la réflexion philosophique sur la capacité de l’être humain à se connaître lui-même est bien antérieure. Le problème de la conscience renvoie à celui de l’intériorité, de l’âme et de la subjectivité, thèmes qui, sous différentes formes, se retrouvent tout au long de l’histoire de la philosophie. On peut penser à certains auteurs de la tradition chrétienne, parmi lesquels notamment Augustin, selon lequel l’être humain, dans sa dimension intérieure, a connaissance de soi (notitia sui) et donc mémoire de soi (memoria sui). Pourtant, malgré sa conscience, le sujet ne peut parvenir à une réponse définitive sur sa constitution intérieure et la célèbre citation d’Héraclite s’affirme comme une vérité : « Aussi loin que tu marches, et même sans parcourir

tout le chemin, tu ne pourras jamais trouver les limites de l'âme : tant son logos est profond ».¹ Il s'agit donc de laisser place à la question et de se laisser guider par elle.

Parmi les voix les plus influentes qui ont su remettre en lumière la magna quaestio d'inspiration augustinienne, il y a aussi celle d'Antonio Rosmini, qui a su réactualiser un thème ancien en utilisant le langage de ses contemporains. Il accorde à la conscience une place centrale dans ses réflexions anthropologiques et, conscient des recherches que d'innombrables philosophes avant lui ont consacrées à ce sujet, il puise dans différentes sources et parvient à apporter une contribution décisive. Rosmini dialogue en particulier avec certaines grandes figures de la tradition idéaliste, telles que Hegel et Fichte, dont il rejette ce qui lui apparaît comme un excès de subjectivisme, mais aussi avec certains philosophes français qui se sont intéressés à la perception et au thème de la corporéité, parmi lesquels Descartes, Condillac et Main de Biran, ainsi qu'avec des auteurs anglo-saxons, tels que Thomas Reid, à lequel il reconnaît le mérite d'avoir distingué la sensation de la perception. Il ne manque pas non plus de se confronter à certains philosophes italiens de son temps, et c'est en particulier Pasquale Galluppi qui représente un interlocuteur important pour entrer au cœur du thème de la perception du Moi. Dans son analyse de la subjectivité, le Roveretano utilise le mot "conscience" en se référant toujours au résultat d'une opération réflexive, rendue possible par ce fond de sens qu'est l'être idéal, à partir duquel la réflexion consciente sur la capacité de ressentir est également possible. Selon le philosophe, en effet, toute expérience sensible n'est perçue par le sujet que lorsqu'elle s'accompagne d'un jugement intellectuel, sinon nous n'en aurions pas conscience.

L'approche rosminienne est plus que jamais d'actualité, précisément parce qu'elle sait considérer cet ensemble d'expériences subjectives et personnelles non quantifiables, donc non mesurables, qui sont également au centre des recherches neuroscientifiques contemporaines. C'est pourquoi le présent numéro de « Rosmini Studies » apporte sa contribution, en accueillant plusieurs travaux consacrés au thème de la conscience, selon la perspective rosminienne, mais aussi en comparaison avec les sciences cognitives. D'autre part, les analyses menées par le Roveretano renvoient aux sources d'un problème qui a toujours été fondamental car, comme déjà mentionné, le thème de la conscience renvoie à celui de l'intériorité et de la personne, mais

¹ Héraclite, 45 DK.

concerne également le problème du corps et de l'identité. Le sujet humain est capable de prendre conscience de lui-même et de sa propre individualité, car il peut, dans une certaine mesure, prendre de la distance par rapport à lui-même. L'expérience subjective de la personne, en effet, n'est pas facilement délimitable, car elle ne concerne pas seulement sa nature physique et matérielle. Cela ne signifie toutefois pas que la dimension corporelle soit exclue de l'analyse qui conduit au thème de la conscience, mais au contraire, c'est encore une fois Rosmini qui parle de la capacité humaine à prendre conscience de la vie grâce au sentiment de soi : « dans la première perception du corps, nous éprouvons un sentiment, qui est le plaisir de la vie ou de la conjonction individuelle d'un corps avec nous ».² Le corps n'est donc pas seulement un corps physique, mais aussi un corps vécu, que nous pourrions appeler *Leib*, en le distinguant du *Körper*, selon le langage phénoménologique introduit par Edmund Husserl.

Au cours de son développement, le sujet humain fait l'expérience du monde, des autres sujets et ensuite de soi-même, avant tout à travers sa propre corporéité. La conscience est donc aussi une conscience corporelle : le moi rencontre le non-moi par l'intermédiaire du corps, qui est également au centre des recherches des premiers représentants de l'école phénoménologique husserlienne, puis de certains philosophes ultérieurs, tels que M. Heidegger, J.-P. Sartre, M. Merleau-Ponty et P. Ricoeur, pour ne citer que quelques noms importants. L'être humain a conscience de l'autre à travers une rencontre qui est physique, mais aussi psychique et spirituelle, et il est possible de reconnaître en lui/elle une similitude structurelle. Il s'agit du thème de l'empathie (*Einfühlung*), qui trouve sa formulation notamment grâce à la phénoménologue Edith Stein, mais qui aura ensuite un énorme retentissement tout au long du XXe siècle et dans la philosophie actuelle, notamment en relation avec certaines découvertes neuroscientifiques récentes, telles que celles des neurones miroirs.

La reconnaissance de l'autre, la connaissance des choses et du monde précèdent l'action qui, lorsqu'elle est humaine, est toujours motivée par une volonté libre. Cela ouvre alors un autre grand thème, celui de la conscience morale. En effet, l'être humain n'est pas seulement conscient de lui-même, mais aussi de ses désirs et de ses actions. La capacité de discernement et de choix est propre uniquement à l'être humain; elle peut certes être éduquée, mais elle trouve ses racines dans ce que Scheler appelle l'intuition émotionnelle (*Fühlen*). Il

² A. ROSMINI, *Nuovo Saggio sull'origine delle idee*, sous la direction de G. MESSINA, ENC, vol. 4, Città Nuova, Rome 2004, p. 275.

s'agit de la capacité originelle de reconnaître la valeur des choses et d'admettre, par conséquent, une présupposition de justesse et de vérité, universelle et a priori. L'analyse anthropologique trouve ici un fondement métaphysique essentiel, in effet la possibilité humaine à reconnaître la valeur qualitative des choses et à en percevoir le sens objectif, pour ensuite l'adopter comme critère de choix, renvoie à une dimension qui transcende et dépasse la dimension finie de l'homme, le mettant en relation avec l'infini.

La réflexion sur la conscience, qui est aussi conscience morale, renvoie donc nécessairement à la relation entre l'homme et Dieu. La donnée théologique peut donc légitimement être intégrée dans la réflexion philosophique, ce qui permet d'élargir encore davantage le regard sur le thème de la conscience. L'être humain est capable de se replier sur lui-même et de se connaître extérieurement, mais surtout intérieurement, précisément grâce à sa relation avec l'autre : je rencontre l'altérité et je me reconnais différent, bien que structurellement identique. Cette reconnaissance précède mon action à son égard et mon comportement, qui peut être guidé par la charitas. Cette capacité d'aimer l'humain ne trouve cependant pas son origine dans l'homme lui-même, mais trouve ses racines dans sa dimension spirituelle; en effet, l'être humain a non seulement la possibilité d'intuiter le logos qui agit en toutes choses, mais aussi celle de "l'exercer" et donc de choisir la voie du bien. En ce sens, la vue d'ensemble qui s'ouvre lorsque l'on aborde le thème de la conscience comprend en réalité un ensemble très large de perspectives, allant de celle spécifiquement anthropologique à celle psycho-pédagogique et cognitive, jusqu'au regard métaphysique puis théologique sur l'humain.